



Dans ce dédale de ruelles, la vie ne s'arrête pas pour les visiteurs de passage.

Procida

Le havre de Naples

A moins d'une heure de bateau de la ville survoltée, cette petite île est restée à l'écart du tourisme de masse. Charmante et agitée par une seule passion : la mer.

Capri, qu'on se le dise, c'est fini : à peine débarqué du ferry, le malheureux visiteur est assiégé par des dizaines de chauffeurs de taxi, pressés de promener le touriste dans leur voiture décapotable. Fuyez.

Non loin de là, voici Ischia, autre île du golfe de Naples. Avec ses plages et ses criques préservées, elle ne manque pas d'atouts. « C'est sans doute la plus belle,

assure une Napolitaine. Mais elle attire pendant les mois d'été tout ce que ma ville a de pire : les nouveaux riches de la Camorra, leurs enfants mal élevés et des scooters qui pétaradent... »

Reste un confetti merveilleux et méconnu, dont les Italiens eux-mêmes ignorent souvent le nom : Procida. Ici, personne ne vous accueillera à l'arrivée du bateau, dans le port aux façades lépreuses, car la vie ne s'arrête pas pour les étrangers de passage.

Mais chacun vous orientera, sourire aux lèvres, le long des ruelles étroites, longées de hauts murs d'où émergent des branches de citronniers et d'orangers. Quand le photographe de L'Express Thierry Dudoit s'est inquiété de l'absence de cadenas sur sa moto de location, l'explication n'a pas tardé : « On ne les attache jamais. » Ils ne ferment pas les voitures non plus. Même pas les vitres. « Sauf s'il risque de pleuvoir. » Naples semble très loin, vraiment.



La tradition maritime est essentielle à l'économie locale.

« Des siècles durant, une grande partie des hommes en âge de travailler voguaient en mer, explique Domenico Ambrosino, directeur du journal local et amoureux de Procida. Entre 1700 et 1800, pas moins de 150 bateaux mouillaient en permanence au large de l'île. C'était la quatrième flotte d'Italie, et la réputation de nos armateurs était sans égale. L'arrivée de la navigation à vapeur a tout changé, mais la vocation maritime demeure. »

Aujourd'hui, encore, environ 1 000 habitants travaillent dans ce secteur, et les marins de Procida sont si nombreux que les équipages italiens, de par le monde, comportent souvent plusieurs ressortissants de l'île. La mer est une obsession : « Même si je ne prends pas le bateau, c'est

serions absents. Le fait d'être éloigné aussi longtemps de ma femme a failli me rendre fou. » Les épouses, aussi, risquaient de perdre la tête. Et il se murmure que, sur cette île très pieuse où l'on a compté jusqu'à 150 prêtres, plus d'un curé a fait don de son corps afin de reconforter les femmes délaissées – sans que cela choque outre mesure les maris absents, semble-t-il, qui savaient ces dames entre de bonnes mains. « Chez nous, raconte Salvatore Ambrosino, retraité de la marine marchande, le pouvoir appartenait à trois hommes : le curé, le maire, le capitaine des carabinieri. Pour chercher un travail, acheter un bout de terrain, accomplir la moindre démarche, il fallait passer par eux. »

Les Napolitains ont longtemps ignoré Procida : la prison locale, fermée il y a une dizaine d'années, les avait conduits à n'y voir qu'un bague ou une colonie pénitentiaire. Mais le succès commercial d'*Il Postino* (*Le Facteur*), film tourné en partie sur place

L'île a son propre dialecte

Préservé du tourisme de masse, l'endroit séduit par son charme et son naturel, à l'image de ces femmes qui fuient le maquillage et les magasins de mode, mais qui font tourner les têtes dans la rue. Les boutiques de souvenirs sont inexistantes ou presque, les boîtes de nuit restent inconnues et les hôtels demeurent à taille humaine : aucun ne compte plus de 15 chambres. Belle et rebelle, l'île a même son propre dialecte, que bien des continentaux peinent à comprendre. Les 10 000 habitants vivent sur une superficie d'environ 4 kilomètres carrés (l'équivalent de la moitié du bois de Boulogne). On est entre soi, en somme, et si les visiteurs sont les bienvenus, chacun garde ses distances : sur le quai du petit port de Corricella, l'un des pêcheurs, qui rafistole chaque soir ses filets, a écrit sur une affiche, posée sur son tabouret, tout le bien qu'il pense des touristes désireux de l'immortaliser : « Photo = 5 euros ». Les mécontents n'ont qu'à aller se faire voir, littéralement, sur les îles voisines.

Ce rapport décomplexé aux visiteurs s'explique sans doute par la tradition maritime du lieu, essentielle pour l'économie locale. Etablie en 1832, l'école navale est la seconde d'Italie après celle de Gênes.



Très pieuse, l'île a compté jusqu'à 150 prêtres. Ici, l'église Santa Maria delle Grazie.

la première chose que je regarde chaque matin, depuis la fenêtre de ma chambre », assure Enrico Scotto di Carlo, avocat. La proximité de l'eau adoucit la lumière, qui n'a pas la blancheur si particulière de Capri.

« La première fois que je suis parti en mer, ma tournée a duré quinze mois, se souvient Gennaro Aurelio, ancien capitaine de vaisseau. A l'époque, nous ignorions pendant combien de temps nous

et sorti en 1994 avec Philippe Noiret dans le rôle du poète chilien Pablo Neruda, a contribué à la faire connaître, en Italie et au-delà. A présent, nombre de Napolitains y possèdent une maison de pêcheur, où ils viennent chercher, le week-end, la quiétude qui fait défaut dans leur cité. Le long des sentiers, entre figuiers et eucalyptus, c'est tout juste si l'on remarque leur présence.

MARC EPSTEIN, AVEC STEFANIA TARANTINO.

PHOTOS : THIERRY DUDDOIT/L'EXPRESS